

Le traité du « Mépris de la mort » de Démétrios Cydonès.
Traduit en français par Ménard, en 1686. (Biblioth. Nationale.
Manuscrit Fr. 14 899.)

In: Échos d'Orient, tome 22, N°129, 1923. pp. 26-49.

Citer ce document / Cite this document :

Salaville Sévérien, Ménard . Le traité du « Mépris de la mort » de Démétrios Cydonès. Traduit en français par Ménard, en 1686. (Biblioth. Nationale. Manuscrit Fr. 14 899.). In: Échos d'Orient, tome 22, N°129, 1923. pp. 26-49.

doi : 10.3406/rebyz.1923.4370

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rebyz_1146-9447_1923_num_22_129_4370

LE TRAITÉ « DU MÉPRIS DE LA MORT » DE DÉMÉTRIOS CYDONÈS

Traduit en français par Ménard, en 1686.

(Biblioth. Nationale. Manuscrit Fr. 14 899.)

Démétrios Cydonès ou Kydonès (Δημήτριος ὁ Κυδωνίτης) est un des meilleurs théologiens et littérateurs byzantins du XIV^e siècle, « un des essayistes les plus féconds et les plus talentueux de l'époque des Paléologues », pour employer les expressions de Krumbacher (1). Plusieurs manuscrits l'appelant Démétrios ὁ ἐκ Θεσσαλονικῆς, on est assez fondé à le croire originaire de Thessalonique. Une de ses premières œuvres fut précisément une *Monodie sur ceux qui étaient tombés* dans cette ville en 1346 lors de la guerre civile entre partisans de Cantacuzène et de Paléologue. Dès sa jeunesse, Cydonès s'était adonné à l'étude des questions théologiques qui passionnaient alors les esprits. Ses brillantes qualités donnèrent tout leur éclat à la cour de Jean VI Cantacuzène (1341-1355). Ce prince s'attacha si bien Cydonès que lorsqu'il renonça à l'empire pour s'enfermer dans le cloître, il voulut emmener avec lui Démétrios. Celui-ci suivit, en effet, le souverain déchu, mais sans revêtir l'habit monastique (2). Quelques années plus tard, en 1358, Cydonès alla à Milan, où il perfectionna sa connaissance du latin et de la théologie occidentale. Revenu dans le Levant, il vécut à Constantinople, à Thessalonique et en Crète. En 1369, il accompagna à Rome l'empereur Jean Paléologue, lorsque celui-ci vint faire profession de foi catholique; et ce fut lui que l'empereur désigna pour réciter à sa place, devant les délégués d'Urbain V, la formule dogmatique d'abjuration. Le Pape et les cardinaux entourèrent Démétrios des prévenances les plus flatteuses, mais ne purent le retenir à Rome. En 1395, il se rendit à Venise, chargé d'une mission officielle auprès de la sérénissime République. C'est probablement à l'année 1400 qu'il faut fixer la date de sa mort (3). Démétrios avait alors plus de quatre-vingts ans (4).

Nous n'avons pas à nous étendre ici sur les écrits de Démétrios Cydonès. Notons seulement que son *Traité contre Palamas* est une des

(1) *Geschichte der byzantinische Literatur*, 2^e édition, Munich, 1897, p. 487.

(2) *P. G.*, t. CLIV, col. 125. *Cydonius* est la forme latinisée de *Cydonès*.

(3) TREU, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. I, 1892, p. 60.

(4) Nous résumons ici, d'après des notes d'auditeur, une conférence sur Démétrios Cydonès, donnée à l'Institut Pontifical Oriental par notre savant confrère le R. P. Martin Jugie, en avril 1920.

meilleures sources d'information et d'appréciation concernant les théories mystiques de l'Hésychasme; que ses dissertations sur la Procession du Saint-Esprit témoignent d'une connaissance approfondie de la doctrine; qu'il fut le traducteur à la fois exact et élégant de plusieurs opuscules de saint Augustin, de saint Fulgence et de saint Anselme, mais surtout de la *Somme contre les Gentils* et de la plus grande partie de la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin (1). La plupart de ces traductions, notamment celles du Docteur angélique, sont inédites. Nous croyons savoir que, sans la crise de la guerre et de l'après-guerre, M^r Petit, archevêque d'Athènes, nous aurait déjà donné la *Somme théologique* grecque. Il faut se consoler de ce retard, par l'espérance d'une prochaine publication (2).

Le traité *Du mépris de la mort* (περὶ τοῦ καταφρονεῖν τὸν θάνατον) donnera une idée de la vigueur d'esprit de notre écrivain. Le texte en a été édité plusieurs fois : en 1553, 1559, 1577, 1586, 1866 (dans la *Patrologie Grecque* de Migne, t. CLIV, col. 1169-1212), et enfin en 1901 par H. Deckelmann dans la *Bibliotheca Teubneriana* (3). La Bibliothèque Nationale de Paris (manuscrit Fr. 14 899) possède une traduction française, due à un certain Ménard dont nous ne savons que ce qu'il dit de lui-même dans sa dédicace au P. Houdry. C'est cette traduction que nous publions ci-dessous. L'orthographe du traducteur a été respectée; mais on n'a pas tenu compte de la ponctuation qui, telle qu'elle se trouve dans le manuscrit, eût souvent dérouté beaucoup de lecteurs. Pour la division en paragraphes et leur numérotation, nous avons suivi l'édition de Deckelmann, la plus récente et la plus accessible. Si la lecture de la version de Ménard amenait quelques professeurs d'enseignement secondaire classique à entrer en contact avec le texte grec et à le proposer à leurs élèves, nous nous estimerions heureux d'avoir ainsi contribué à faire connaître d'un peu plus près en Démétrios Cydonès un des meilleurs esprits byzantins, un des précurseurs de la Renaissance et qui, en outre, garde dans l'histoire ce grand honneur d'avoir été, dans la Byzance schismatique du xiv^e siècle, un partisan convaincu de la doctrine catholique, un traducteur précis et littéraire de trois grands docteurs de l'Occident latin.

(1) Voir des références aux ouvrages publiés et aux catalogues de manuscrits, dans l'article « Cydonius » du *Dictionnaire de théologie catholique*, VACANT-MANGENOT, t. III, col. 2455-2458, par le R. P. A. PALMIERI.

(2) Sur les traducteurs byzantins de saint Thomas d'Aquin, on lira avec intérêt quelques pages lumineuses du R. P. EDMOND BOUVY, A. A., dans la *Revue Augustinienne*, t. XVI (1910), p. 401-408.

(3) DEMETRIUS CYDONIUS : *De contemenda morte*, edit. H. DECKELMANN. Leipzig, B.-G. Teubner, 1901, in-16, XII-47 pages. Prix actuel (en septembre 1922) : 10 marks.

Pour que le lecteur helléniste, avant de s'engager dans la lecture du traité sur le mépris de la mort, ait quelque idée du grec de Cydonès, nous transcrivons ici la première et la dernière phrase :

Τὸν τῆς ψυχῆς ἀπὸ τοῦ σώματος χωρισμὸν, ὃ δὴ θάνατον εἰώθαμεν ὀνομάζειν, πάντες μὲν φοβήσονται, πάντες δὲ μισοῦσι, πάντες δὲ πάντων κακῶν χειρίστων οἴονται· ἂν δὲ τις αὐτοὺς ἔργεται τί τὸ πείθον οὕτως αὐτὸν δυσχεραίνειν, δοκοῦσι μὲν τι λέγειν καὶ πείθουσι, γὰρ βραδίως τοὺς αὐτοῖς ὁμοίως διακειμένους... (1)

Ἐὶ δ' οὕτως ἑαυτὸν βυθίσεις καὶ τῇ καλλίστῃ τῶν ἀρμονιῶν τὰ αὐτοῦ διὰ πάντων ἀρμόσεις, θάνατον τὴν ἑαυτοῦ ψυχὴν εὐρήσει καὶ εἴσεται καὶ τὸ λοιπὸν οὐ μόνον ἀδεῶς πρὸς τὸς θάνατον ἴξει, ἀλλὰ καὶ μέλλοντος ἀνιάσεται καὶ παρὰ Θεοῦ τοῦτον εὐξεται. ἢ οὕτως ἡδίστος αὐτῷ γένοιτο βίου λάβεσθαι. (2),

Ajoutons que le dernier éditeur de l'opuscule de Cydonès ne craint pas de parler d'un style « émule de l'élégance platonicienne dans les termes et les locutions » (3), et que l'on trouvera, à la fin de la brochure *Teubneriana* (p. 45-47), un Index grammatical fort précieux pour l'étude du grec de Cydonès (4).

S. SALAVILLE.

TRAITÉ DU MESPRIS DE LA MORT

Traduit du Grec de Cydonius
en François

PAR M. MENARD

1686

Manuscrit Fr. 14899. Biblioth. Nationale.

AU REVEREND PERE

HOUDRY

*Predicateur de la Compagnie
de Jesus.*

MON R. P. ET FRERE

L'Eglise nous oblige une fois l'année de nous souvenir que nous ne sommes que cendres et que nous devons retourner en cendres. La nature nous en avertit aussy, et mesme à chaque moment, *ijsdem momentis vivimus et morimur.*

(1) DECKELMANN, p. 1.

(2) *Id.*, p. 44.

(3) *Id.*, p. III : ... *dictioni eleganticae Platonicae in vocibus ac locutionibus aemulae*

(4) Qu'il nous soit permis de remercier ici l'aimable employé de la Bibliothèque Nationale qui a eu l'obligeance de nous faire tenir une copie du manuscrit de Ménard.

Je devrois avoir fait mon proffit de ces avis salutaires, mais la jeunesse ne pense qu'à vivre et ne trouble guere sa joye d'un si triste souvenir, quelques fruits qui s'en puisse esperer. Il me semble qu'il est maintenant temps pour moy d'entrer dans les bons sentimens puisque, commençant ma soixante et septiesme année, je vois clairement que j'aproche de mon terme et que j'y cours d'autant plus viste qu'il me reste moins de forces. Ainsi depuis quelques mois la méditation de la mort est devenue ma principale philosophie et j'ay cherché avec soin les traictez des sages tant chrestiens que payens qui raffermissent l'esprit contre la peur que l'on peut avoir de ce dernier passage et qu'en ont d'ordinaire les ames vulgaires. Je suis tombé sur le traité grec de Cydonius de Thessalonique *du mespris de la mort* et je l'ay traduit en françois non seulement parce qu'il n'est pas bien commun, mais surtout parce qu'il contient presque tout ce que les autres ont dit sur ce sujet. Je l'envoye a T. R. et c'est le travail sur lequel vous me trouvestes ces vacances dernieres; c'est a proprement parler un sermon et vous remplissez les plus fameuses chaires : de grec il est devenu françois; qui pourroit mieux juger que vous de l'une et de l'autre langue? je ne pouvois donc le mettre en meilleure main, pourvu que la qualité de frere ne fasse rien en ma faveur et ne diminue point vostre sincerité.

Dura fronte legat mollis amicitia, c'est ce que j'attens de Vous parce que je suis

Du T. R.

l'an 1686

Tres humble et tres obeissant

serviteur et frere

MENARD

DU MESPRIS DE LA MORT

I. La plus part du monde craint la mort et la haït comme le plus grand des maux. Si on demande a ces personnes d'ou leur vient cette horreur, ils alleguent quelques raisons et persuadent facilement les gens de leur humeur comme les lasches persuadent facilement aux lasches de n'aller point à la guerre; mais quand ils entreprennent de parler mal de la mort devant des hommes, il paroist qu'ils n'ont rien de bon a dire et ils ne font autre chose que decouvrir la maladie de leur esprit, qui est l'ignorance et la mollesse, en ce qu'ils craignent ce qui n'est point a craindre et fuyent ce qui ne leur peut servir.

En effet, voyons ce qu'ils disent pour prouver que la mort est au dela de tous les maux. On dit en proverbe que toute chose se divise en trois,

aussy les accusateurs de la mort sont de trois sortes. Les premiers, qui s'ouvrent facilement et recognoissent la verité, ne pouvant pas mesme couvrir leur honte, mettent en avant que la mort est la privation de toutes sortes de plaisirs et la tiennent pour la chose du monde la plus insupportable et la plus trouble parce qu'elle les en sépare. Les autres, plus polis et qui auroient honte de faire ou d'avancer quelque chose sans raison, disent que la nature nous inspire le desir d'estre et de vivre; qui n'auroit donc horreur de ce qui nous prive de ce que nous aymons le plus et de ce qui oste l'estre a ce qui est, et comme ce que la nature a si bien fait de la difformité du neant? qui ne haïroit la mort et qui ne l'abomineroit comme le plus grand ennemy de la nature, ou plustost de Dieu mesme, non seulement parce qu'il est vraiment immortel, mais encore parce qu'elle destruit ce qu'il veut conserver? Enfin les derniers, qui paroissent plus grands et moins injurieux, et qui croient juger plus sainement des choses, disent qu'ils craignent la mort parce qu'elle nous met dans la nécessité de rendre compte de nos actions et nous expose a des peines d'un tourment et d'une durée infinie : mal qui ne nous amendroit point (1) si la mort ne séparoit l'ame du corps, et ne l'envoyoit a cet examen, pour en subir la loy. Toutes ces personnes non seulement s'espouvantent d'eux mesmes et tremblent au seul nom de la mort, mais encore communiquent leur aprehension aux autres.

II. Considerons s'il y a quelque apparence de verité dans leurs discours, et si nous devons apeller homme celuy qui s'y laisse aller.

Pour les premiers qui ne sont pas accoustumez a la guerre, mais délicats et adonnez a leurs plaisirs, il ne sera pas difficile de les mettre hors de combat, bien que leur party soit grand et que leur attaque soit forte. Ceux qui suivent l'estendard d'Epicure croient que la fin et le souverain bien n'est autre chose que la douceur d'une vie exempte de toutes douleurs, et qu'il ne se trouvera point d'homme qui declare avec verité de vouloir vivre sans plaisir, a moins que d'estre si stupide que de ne pas gouter le plus sensible des biens. Mais nous pouvons asses raisonnablement leur respondre ainsi: O hommes si toutefois se doit nommer ainsi des gens si dissolus, si enerves et si absolument perdus, n'est ce pas un sentiment d'enfant que de rapporter au seul plaisir tout ce qui regarde le souverain bien, et de maudire et tascher par toutes voyes a fuir ce qui peut estre utile, sous prétexte qu'il n'apporte aucun plaisir et ne flatte pas les sens? que dire donc des medecins, qui ne nous secourent qu'en nous donnant des choses de mauvais goust a boire et a manger et nous obligent de souffrir des remedes fascheux, cependant nous les payons bien de la peine qu'ils nous ont donnée, et leur tesmoi-

(1) Sans doute : *ne nous atteindrait point*, traduisant le grec *ὅτι οὐκ ἔν τελευτήσονται παύσαν.*

gnons, nous et ceux qui nous considerent, beaucoup d'obligation de leurs soins, que s'il falloit tout rapporter au plaisir n'est ce pas eux que nous devrions tenir pour nos plus grands ennemis? Non, ce n'est point, ce me semble, par la douleur et par le plaisir que nous devons juger du bien et du mal, mais par le dommage et par l'utilité; et si, comme j'ay dit, le plaisir estoit la regle en cette matiere, le plus grand mal a l'égard du corps humain seroient les medecins: et les legislators, les pédagogues, les pere et mere, et en general ce qu'il y a de plus honorable et de plus utile, seroit encore pis à l'égard de l'ame, car toutes ces personnes se rendent tres fascheux a ceux qui n'obeissent pas a leurs justes avis, punissant les uns d'infamie, les autres de prison et mesme des plus grandes peines, toutes choses qui ne sont pas au goust de ceux qui preferent le relaschement aux travaux raisonnables; au contraire, si le plaisir prevault, nous ne devons point avoir de meilleurs amis que les desbauchez, les proxenetes, les flatteurs et enfin ceux qui font eux-mesmes les choses les plus sales, et procurent aux autres les plaisirs qui s'en peuvent tirer.

III. N'est ce pas une grande legereté que de pleurer pour la perte de quelque douceur, comme des enfans a qui on auroit osté leurs osselets ou quelqu'autre jouët? D'ailleurs il faut examiner par la privation de quels plaisirs la mort devient si odieuse. Le plaisir se divise aussy en trois. Le premier est vraiment l'unique, qui est tout divin, qui ne regarde que l'homme et qui seul merite d'estre recherché, c'est a dire la cognoissance de la verité et la perfection de nostre entendement et autres biens de ce genre; tant s'en fault que la mort nous les enleve ou les affoiblisse le moins du monde, qu'au contraire il n'est pas possible d'en jouir pleinement et avec certitude qu'apres la mort: ceux qui vivent a l'aventure tiendront cela pour incroyable, cependant ceux qui examinent bien les choses ne cognoissent rien de plus vray, et j'en apporteray les raisons quand il sera tems.

La perte des plaisirs que nous faisons en mourant ne regarde donc que le corps. Mais il y a beaucoup d'especes de ces plaisirs du corps: les uns viennent de la nature et Dieu les permet, tant pour la conservation de chaque estre particulier qu'en general pour la perpétuité des especes, parce que les choses composées ne pouvant durer long tems, Dieu a trouvé le moyen de leur communiquer l'immortalité par la suite des successions; ce sont eux qui excitent les animaux a la generation, et qui obligent a rechercher de la nourriture les estres sujets a cette necessité, pour reparer ce qui s'escoule de leur substance a chaque moment, et soustenir leur vie pour le tems qu'elle leur est donnée, car on ne se mettroit ny a table ny en devoir d'engendrer, si ces actions avoient quelque chose de choquant et de fascheux, mais l'aiguillon de la nature piquant l'animal audedans ne luy permet pas de s'oublier de la géné-

ration, ni de la négliger. Ces passions qui viennent, comme j'ay dit, de Dieu et de la nature ne sont point blasmables si elles suivent la regle de la raison et si par leurs transports et prenant le mors aux dents elles ne jettent point leur cocher dans le precipice des mœurs et de la vie des bestes.

IV. Il y a dans nous une autre espèce de plaisir dont ny Dieu ny la nature ne sont les auteurs; il naist comme ces soldats qui nasquirent des dents d'un serpent, et nous les cultivons par nostre ignorance, par nostre paresse et par le mauvais usage des facultez que la nature nous a données. Il se rend maistre par violence et bannissant ce qui est en nous de divin, esteint la lumiere de nostre entendement, prend ce que nostre ame a de plus fort et comme un tyran farousche la remplit de desordre, d'egaremens et de seditions, enfin il change son esclave en une beste monstrueuse, le rend indocile a Dieu, a soy mesme et a tout autre. et le reduit au point de renoncer a sa liberté, pour luy noïer une perpetuelle servitude.

Les sages nomment la premiere espeece necessaire, principalement le plaisir qui se trouve au boire et au manger, et aux autres choses dont la privation feroit perir le corps. Ils mettent encore en ce rang l'accouplement des sexes qui perpetue l'espeece, et fait que le genre humain se maintient toujours en mesme estat, jugeant qu'il en arrive le mesme avantage au tout, que de la nourriture au particulier. Ils nomment les autres espees sales, impropres et bestiales, et tout le monde s'accorde a les nommer ainsi, puisque les loix punissent et que le blasme et la honte suivent ceux qui en sont convaincus.

Maintenant quelle espeece de plaisir nous fait dire que la mort qui nous l'oste est le plus terrible des maux? est il juste de l'accuser de ce qu'elle nous prive des derniers? comment? elle qui nous tire d'une si estrange corruption et qui vient au secours de l'ame raisonnable, et ne souffre pas qu'elle soit reduite a la ressemblance de celle des bestes, car qu'y a-t-il de moins raisonnable que l'homme qui ne pense qu'au plaisir, et n'a aucun sentiment ny des belles ny des bonnes choses? Il ne fault plus le nommer homme, mais quelqu'une de ces bestes estranges que les fables nous représentent, il n'en a que la figure, et puisqu'il ne pense qu'a ce qu'il mangera ou boira, et n'a soin ny de son esprit ny de sa raison, je le compareray justement aux porceaux que nous tuons apres les avoir engraissez a force de nourriture; toutelois il vault encore moins, car on tire quelque proffit de la chair des porceaux, et on n'en tire point d'un homme qui n'est que chair: si ce n'est que voulant persuader aux autres la retenue, on parle de luy pour faire voir par son exemple la honte de la desbauche et de l'abandonnement: car on dit que les Lacedemoniens faisoient ainsi voir des esclaves yvres a leurs enfans pour leur persuader la sobriété. Que dire du travail

infiny toujours renaissant, et toujours inutile a remplir ce tonneau percé? suplice auquel, selon les fables, quelques particuliers furent condamnez pour avoir offencé en je ne sçay quoy les dieux, ferons nous le proces a la mort pour avoir deschargé la terre d'un poids si inutile, et qui bien qu'il fust vivant devoit des auparavant passer pour mort, puisque son ame noyée dans le vin ne vivoit pas, n'ayant jamais l'usage ny de la raison ny des sens? Au contraire la mort merite par là le nom de bienfaitrice, en ce qu'elle chasse du monde ceux qui mériteraient de n'y avoir jamais esté. Je crois mesme que ces gens là, s'ils pouvoient avoir un bon moment et le cerveau desgagé des fumées du vin, ne parleroient pas mal de la mort, ny ne luy feroient un crime de ce qu'elle empesche leurs complices de mener une si sale vie.

V. Parlons maintenant des autres vices qui naissent de la gourmandise comme d'une mere feconde (car de là vient presque tout ce qu'il y a de honteux) et des passions qui, sortant des bornes prescrites par la nature, tombent dans le precipice de l'impureté et font des choses que ceux mesmes qui les blasment n'osent nommer. Trouverons nous mauvais qu'un adultere ne soit pas immortel? et prierons nous en faveur de ceux qui font l'amour contre nature, que leur maladie ne finisse jamais? voudrions nous que les envies, les proces et les querelles (car on voit clairement que le plaisir est la source de tous les maux) fussent eternels: comme si la vie nous estoit a charge, a moins que de faire ou de souffrir a chaque moment des injures et de consacrer toutes nos actions au vice? Or, qu'est ce autre chose que cela, sinon mettre le mal sur le throsne, et bannir honteusement le bien? Il fault donc, ou dire nettement que le sale plaisir est le souverain bien de l'homme, et que la vertu, la sagesse et la science ne sont que des beaux mots, et pour lors on pourra blasmer la mort de ce qu'elle nous prive des plus belles et des meilleures choses: ou croire que des plaisirs les uns sont directement contraires à la nature et a la societe civile, et que les autres ne sont pas moins pernicioeux, si nous ne les prenons avec mesure, et pour lors il ne faudra pas faire le proces a la mort, ny la fuir comme une chose absolument mauvaise, mais croire qu'elle porte avec soy quelque avantage: car celle des gens vertueux et sans crimes est heureuse, et celle mesme des gens dont les maladies sont incurables n'est pas sans utilité, puisqu'elle les mene aux peines qu'ils meritent, c'est par elle que Dieu exerce sa justice en chastiant les meschants, c'est par elle qu'il empesche que le monde, son ouvrage, ne tombe dans la confusion, enfin c'est par elle que par un effort de son extreme bonté il remet dans l'ordre ceux qui s'en egarent, comme les medecins, qui par incisions et par cauteres empeschent que la fluxion n'inonde tout le corps. Faire des reproches a la justice et accuser la mort qui empesche le cours du mal, sont d'un mesme goust. Que si les esclaves du plaisir, n'approuvant pas

ce discours, perseverent à dire qu'ils ayment leur servitude, qu'ils n'estiment que ce genre de vie et qu'ils mettent au rang des maux tout ce qui n'y tend pas; cela ne fait aucun préjudice a la verité, qui se propose icy comme elle est en elle mesme; sans perdre le tems a de plus longues preuves. On ne juge pas de l'opinion des criminels, et on ne delibere pas avec eux de la peine qu'ils doivent souffrir, il suffit que la sentence soit conforme aux loix. Ne nous arrestons donc pas aux lamentations des gens de plaisir, qui nous mettent devant les yeux leurs inclinations, comme autrefois les criminels faisoient paroistre leurs femmes et leurs enfans pour fleschir les juges; mais tant qu'ils ne prouvent point que les plaisirs dont nous avons parlé sont un bien, ny que ce qui empesche un mal est un mal, demeurons toujours dans nostre sentiment que la mort est un bien pour ceux mesmes qui menent une si meschante vie.

VI. Si quelqu'un trouve mauvais que la mort nous ravisse mesme les plaisirs legitimes de la generation, je dis avec luy que ces plaisirs n'ont rien de blasmable, parce que Dieu nous les a rendus naturels et qu'ils sont la cause de la perpetuité des especes, aussy jamais on n'a condamné ceux qui en usent modestement a estre pour cela livrez a la mort, comme a un bourreau; mais comme je ne diray pas que la mort soit un bien pour eux, puisqu'ils ne commettent rien dont la punition les rende meilleurs, aussy je ne diray pas qu'elle leur fasse tort, en mettant fin a cet usage, car Dieu ne l'a pas donné aux hommes pour un bien qui leur fust propre ny pour une fin qu'ils trouvassent en eux mesmes, mais par une invention de sa providence, il l'a donne au pere en consideration des enfans qui en doivent naistre: car le plaisir effaçant le souvenir des choses fascheuses qui suivent la generation, cela fait que la multiplication se perpetue avec plus de facilité. Et c'est ainsi que les medecins trompent souvent les malades meslant le doux avec l'amer, afin que l'agrement et la douceur fasse prendre le remède. Nous voyons aussy que les gens de peine chantent sous le faix, comme s'ils croyoient que l'harmonie le rend plus léger. Donc si cette sorte de plaisir n'est permise a l'homme particulier qu'en faveur d'un autre et pour un certain usage, il est évident que cet homme particulier ne perd rien par la cessation de cet usage, demeurant d'ailleurs dans la possession des biens qui luy sont propres; car on ne dira pas que l'homme de peine souffre, quand il cesse tout ensemble de porter et de chanter. Il faudroit au contraire sçavoir gré a la mort, de ce qu'elle fait cesser le travail qu'un plaisir imaginaire nous fait prendre pour d'autres, et nous descouvre nostre abus et nous oblige a ne plus penser qu'a nous mesme. C'est ce que le Poete Sophocle respondit a Cephalus, qui croyant bien dire lui demandoit s'il pouvoit encore dans son vieil age se divertir avec sa femme: parlez mieux, dit-il, je ne suis plus des il y a long tems sous

la tyrannie de ces cruels maistres : voulant dire les plaisirs, maistres de l'homme qui gousté son esclavage.

VII. Maintenant, je crois que ceux qui craignent la mort pour la perte des pretendus plaisirs du corps, et croyent que c'est le plus grand mal qui puisse arriver a l'homme, quitteront la honteuse attache qu'ils ont a ces jeux d'enfant et que ce discours les ayant rendus sages, ils auront des sentimens plus rigoureux et ne seront plus pour une si faible raison en mauvaise humeur contre la necessité de mourir.

Pour ceux qui se plaignent que la mort nous oste ce que nous avons de meilleurs et de plus divin, est une chose que non seulement la nature s'efforce de conserver en tout ce qu'elle produit, mais dont elle nous a imprimé le desir : voicy ce que nous leur pouvons dire asses a propos. Il ne faut pas juger des choses par le plaisir ny par les charmes trompeurs qui les accompagnent : mais faire du vray bien le modèle du nostre, croyant que rien ne nous est utile, s'il ne luy est conforme, et tenant pour pernicious ce qui lui est contraire. Ce sentiment nous doit sans doute beaucoup plaire, car c'est celuy des sages qui rapportent les choses où il fault. En verité, si nous n'avions point d'ame, et si nous n'estions autre chose que nostre corps, dont la perte emporteroit tout nostre estre, sans qu'il nous restat aucune esperance ou memoire de nous : ou si Dieu nous avait donné une ame seulement pour nous faire vivre, non pas immortelle et subsistante d'elle mesme, mais dont la fonction servit d'estre simplement avec le corps pour perir avec luy, en verité, dis je, je ne blasmerois point la crainte de la mort, puisqu'il s'y agiroit de tout perdre, et de tomber de l'estre comme d'un esquif, dans l'ocean et dans le Chaos du neant. Mais qui ne sçait que nous avons une ame, et une ame beaucoup plus excellente que celle des bestes ; une ame, dis je, qui se gouverne par raison et est par là maistresse du corps et le tourne comme elle veult, une ame immortelle et imperissable qui subsiste tousjours par elle mesme et ne souffre aucun dommage de la perte du corps, puisque c'est là sa nature ; n'est ce pas folie de craindre pour elle qu'a nostre insceu elle ne perisse avec le corps et que ce qui est immortel ne se corrompe et ne meure ?

VIII. Or, que nostre ame soit immortelle et que par elle l'homme soit le plus durable de tous les animaux, on le peut ainsi prouver par quelques raisons.

Nous disons que l'homme est un animal et qu'il vit. La preuve qu'il vit, c'est qu'il a de soy et dans soy mesme la cause de son propre mouvement, sans avoir besoin d'aucun ressort estranger qui le pousse vers ce qu'il veult : car on ne conteste point que les choses de ce genre ne vivent ; or cette cause est son ame, puisque tout ce qui a mouvement de vie ne se meut et ne vit que par la presence et par la vigueur de l'ame. D'ailleurs l'attouchement, la vëue et l'ouïe demonstrent que l'homme

est un animal, car on ne définit l'animal que par les sens; et selon qu'il en a plus grand nombre, ou qu'il les a plus parfaits, plus il est élevé au dessus des autres. L'homme a tous les sens et peut apercevoir toutes les choses qui ont donné lieu a leur institution, ainsi en cela il ne cede a aucun des animaux; mais il les surpasse, en ce que la nature luy a donné la raison qui est le guide des sens; car elle ne nous a pas donné les sens comme des maîtres dont nos mouvemens dependent, mais elle a doüé nostre esprit d'intelligence qui est comme un pastour, ou comme un precepteur a qui elle a commis la conduite de nostre vie. C'est là la marque qui nous distingue du reste du troupeau; c'est par elle que l'homme seul cognoist et adore Dieu, luy bastit des Temples, luy fait des sacrifices, et luy adresse des presents tant pour soy que pour les autres; c'est par elle qu'il cognoist la verité, qu'il cultive la nostre, qu'il fait des loix et establit des republicues; enfin c'est par elle qu'il met le prix aux bonnes actions et ordonne de la peine des crimes, qu'il invente les arts autant pour la gloire que pour l'utilité, et les publie pour le bien commun, prenant pour modèle de sa vie le divin original sur lequel il a esté formé. Les autres animaux n'ont point ces avantages, parce qu'il n'ont pas la raison, qui trouve les choses et qui les perfectionne et les rend utiles; ils ne regardent que ce qui leur est nécessaire soit pour leur nourriture, soit pour leur multiplication, sans se mettre en peine d'autre chose, estant d'ailleurs asservis au besoin, ils ne pensent point à la gloire, comme n'osant passer les bornes que la nature leur a presentées, et c'est pour cela que nous voyons une si grande uniformité de mœurs et de conduite en chaque espece; car l'habitation, la manière de paistre, le tems du sommeil, le soin des petits, les ruses pour éviter le peril, ou pour combattre, tout cela est le mesme en chacune, parce que la nature a renfermé leur vie dans l'estendue des sens.

IX. La raison ne permet pas que l'homme vive ainsi envelopé comme une mouche dans une toile d'araignée; il est en pleine liberté sans maître qui le tyrannise, ny la nature ny la nécessité ne le contraignent en ses actions; non seulement la nature luy enseigne a conserver son estre, mais beaucoup plus a chercher le bien estre; c'est par l'usage de cette raison que non seulement il batist des habitations pour se garentir des pluyes et de la chaleur et autres incommoditez, et cela d'une infinité de matieres et en mille formes, ce que l'indigence des autres animaux ne peut faire; mais encore il trouve tous les ornemens qui s'y peuvent adjouster, et y observe toutes sortes de proportions: il se sert des pierres du lieu, et va chercher au loin le marbre de Thessalie et le porphyre, il revestit partie des murailles de ces beautez et y fait voir la diversité des prez par la peinture de mille fleurs, enfin il pave ses chambres de carreaux de toutes couleurs et de toutes figures et y employe mesme la dorure, considerant plus l'agrement que l'usage. Il a la mesme curiosité

en ses habits, qu'il ne fait pas simplement pour se prémunir contre l'intempérie des saisons, chose qui seroit de peu de soin et que les bestes peuvent faire, mais il y a adjousté par sa raison quantité de raffinemens et de délicatesse, il y employe diverses matières et y represente les plantes et les animaux. Il a trouvé là pourpre, il a tissu l'or avec la laine et avec la soy, en fin il a rendu ces sortes d'habits propres a certaines personnes selon les qualitez, les charges et les ages. La mesme rareté se voit aux fils, a la chaussure, aux carrosses, a la vaisselle et au reste des choses qui servent a la vie de l'homme, car en tout cela personne ne fait comme les autres et chacun cherche a l'envy quelque mode nouvelle et a se faire distinguer par quelque agreable singularité, tout cela est contraire a la manière des animaux qui se contentent de peu et sont portez par la nature a suivre tousjours le mesme train de vie.

X. Quelqu'un dira que l'homme fait ces choses par une impulsion qui n'est pas affranchie de toute necessité, d'autant que ce qui naist pour vivre a besoin de nourriture, de maison et d'habits, et que la nature a donné ces soins a quelques uns des animaux bien qu'elle les ait donné plus amplement aux hommes. Mais quelle necessité tendant a la vie a porté l'homme a la philosophie? qu'est ce que la Geometrie et l'arithmetique servent a nostre nourriture? que manqueroit il a nostre subsistence si nous n'avions ny Rhetorique ny Dialectique? en quoy le bien dire nous sauve-t-il du froid ou du chaud? Ces curiositez trouvées par l'homme sans rapport a ses besoins font clairement voir qu'il n'est pas simplement nay pour chercher les necessitez et les plaisirs du corps, mais pour aller au dela et se donner a quelque chose de plus exquis. Mais ce qui demonstre mieux l'excellence de l'homme, c'est le soin qu'il a de ceux de son espece, qui sont sous son pouvoir. Les autres animaux n'ont soin que de ne manquer point eux mesmes de nourriture, de n'avoir point froid et de n'estre point empeschez dans leurs generations, mais ils ne se mettent pas en peine de leurs semblables. Aussi n'y a-t-il point de republicques de lyons ny d'elephans ny d'autres especes de bestes; les seuls hommes en ont estably pour y mettre en commun leurs inventions et s'entreservir les uns les autres; les uns y font des loix, les autres obéissent : les sujets honorent les commandans de leurs respects et leur payent des tribus en recompense des soins qu'ils ont du public, et les commandans ont une si grande attache a la conservation des sujets, qu'ils se mettent mesme en danger pour eux, et que quelques uns n'ont pas espargné leur vie pour le salut de leur pais. Cela est tres éloigné de la nature des animaux, on ne les voit combattre que pour eux ou pour leurs petits. L'homme seul a le soin de ses inferieurs, et le soin est l'effort de la raison : quelle plus forte preuve peut on apporter de sa perfection et de la faiblesse des bestes qui ne pensent qu'a elles mesmes, encore par le seul instinct naturel, ou l'homme estend sa prevoyance hors de

soy et fournit aux autres ce qui leur manque. Vous verrez un seul homme tenir sous sa loy non seulement de grands troupeaux de bestes, mais encore plusieurs villes, plusieurs nations et de tres grands pais, quelques uns mesme ont regné sur toute la terre habitable et ont donné de bonnes preuves que l'homme a quelque chose de divin. Il y a encore cela d'admirable que ce mesme homme qui entreprend de commander et aux animaux et a ses semblables, a neantmoins tant de peine a se soumettre au commandement d'autrui, qu'il souffriroit plustost tout autre malheur que d'estre esclave de qui que ce soit : cela ne montre-t-il pas que la nature luy a donné en partage la liberté et l'horreur de la servitude ?

XI. L'ame de l'homme est donc ainsi a tout, et libre de faire de son propre mouvement tantost cecy tantost cela, tantost ainsi tantost d'une autre maniere, mesme contraire, dirigeant tousjours ses actions a son bon plaisir. Cette faculté luy vient de sa raison qui seule a la liberté pour compagne necessaire et peut egalement se porter aux choses contraires, au lieu que la nature pauvre et indigente est restraite a une seule et y asservit les bestes, leur donnant par ses loix un pouvoir tres resserré. Enfin l'homme a d'en hault et du don de Dieu l'inclination et la disposition non seulement a commander aux autres, mais encore a commander a soy mesme, s'il conserve sa nature en son entier : d'ou vient que nous appellons sobres et prudens ceux qui sont maistres d'eux mesme; et ceux la sans doute sont heureux et rendront heureux ceux qu'ils gouvernent, parce qu'ils savent commander a la partie non raisonnable d'eux mesme; aussy les sages enseignent qu'il ne fault pas se presenter aux affaires publiques avant que d'avoir acquis cet empire dans soy mesme, autrement on ne fera rien de bon et on se mettra en danger d'enveloper et soy et les autres dans une mesme ruine.

Les bestes n'ont pas mesme l'apparence de cette faculté : on n'en voit point qui resistent a leurs appetits, au contraire elles suivent sans s'en pouvoir empescher les mouvemens que la nature leur donne. Si la nature les advertit de manger, elles ne se porteront pas a l'abstinence; si de boire, elles ne souffriront pas la soif; au tems de leurs accouplemens elles sont insupportables a leurs pasteurs et les uns aux autres, et l'aiguillon qui les pique est au dessus de toutes forces qui les voudront empescher; la raison de cela est qu'elles n'ont point de raison qui retienne ou modere leur impetuosité, de sorte qu'il fault absolument qu'elle ait son effect et que leur passion se satisface. Dans l'homme il y a grande guerre entre la raison et les loix de la nature; et celui qui veult y prendre garde peut l'apercevoir en soy chaque jour, car combien de gens opposent le jeusne a l'avidité de manger, soit qu'ils suivent en cela le conseil des medecins, soit qu'il veulent domter leur chair, soit que pour d'autres raisons ils refusent de donner à leur corps ce qu'il demande; quelques

uns ont une telle horreur de Venus, dont néanmoins la tyrannie est si grande en tous les animaux, qu'ils ne peuvent pas mesme supporter la veüe d'une femme.

XII. Chacun sent aussy cela s'il se met en colere: d'un costé le premier mouvement luy suggere de passer son espée au travers du corps de son ennemy; de l'autre il sent je ne sçay quoy qui l'avertist de s'arrester un peu, de laisser là la vengeance pour ne pas se rendre semblable aux lions, au ours et aux pourceaux, enfin de rentrer dans soy mesme et d'escouter la raison et la bienséance; quelquefois cet avis intérieur a un si bon effect qu'il persuade l'offencé de servir son ennemy comme il feroit un de ses amis. On peut comparer l'homme a une ville. La raison et la nature sont dans l'homme comme dans la ville les Gouverneurs et le peuple; la raison regne, la nature obéit et Dieu a dicté cette loy a ceux qui veulent vivre genereusement, de ne rien entreprendre qui choque la raison. Il n'y a personne qui ne reconnoisse en soy que la raison et les mouvemens du corps sont différens et que l'une tient lieu de Legislatteur et de guide, l'autre de sujet et de chose qui a besoin de la conduite de quelqu'autre. Il paroist encore que si le corps va ou la raison le mene, il merite par sa soumission le soin que la raison prend de luy, comme les bestes de charge qui nous servent en chemin; allegue-t-il quelque chose au contraire, et pretend il que tout est commun, c'est pour lors qu'il prouve encore plus clairement le commandement que l'ame a sur luy et sur ce qui le regarde, car la raison le traitant comme un esclave fugitif l'abandonne a la soif, a la faim et a d'autres miseres; et s'il ne revient de sa temerité apres ce chastiment, il appelle a son secours la colere, et punit cruellement et sans pardon celuy qui a l'insolence de luy resister. De la vient que les uns se precipitent, les autres se pendent, les autres se percent de leur espée, et que tant de miserables sont contrains de se faire mourir de leur propre main. Peut on prouver plus demonstrativement que l'ame raisonnable est autre que le corps, et mesme qu'elle en est la maistresse jusques a pouvoir le perdre? Car si elle n'estoit autre chose que luy, elle ne le chastieroit point, et ne le feroit point mourir estant en colere; outtre que si quelque estre corporel estoit le maistre dans nous, il ne condamneroit pas ainsi, quand il luy plairoit, le corps a mort, puisque les choses ne cherchent pas leur perte et n'ont pas mesme la force de se la procurer; au contraire chaque estre tend a sa conservation et combat sans relasche contre ce qui le veult destruire. Si l'homme n'estoit autre chose que le corps, il seroit esclave des desirs du corps, il n'auroit autre soin que de le satisfaire, il ne feroit point la guerre aux plaisirs, et au lieu d'aspirer aux choses spirituelles et au dela des sens, il les mépriseroit et n'en auroit aucun goust.

XIII. On dira peut estre que sans besoin je me suis engagé dans ce long discours: d'autant qu'il est sans doute que l'homme a quelque

chose de plus que le corps et que ce plus est la raison, qui luy sert tant a considerer les choses et a en juger qu'a faire ses actions et a les diriger a la fin qu'il faut; mais les bestes en ont aussy leur part, on leur voit faire avec raison ce qui leur est propre, et chaque action est la fin qu'elles se proposent, ce qui ne seroit pas, si la raison ne les guidoit, autrement il faudroit rapporter au hazard tout ce qu'elles font, et leurs actions n'auroient rien de déterminé, ce que nous voyons en elles prouve le contraire, puisque leurs mouvemens et leurs appetits sont ou toujours ou le plus souvent semblables. Je ne prétens pas que les actions des bestes se fassent sans raison, ny mesme celles des choses inanimées, dont les générations et les effets ont de l'ordre; mais je dis que cette raison qui les fait agir n'est pas dans elles et qu'elles n'agissent pas de leur propre mouvement, le createur les fait agir selon la raison qui est en luy et les pousse aux actions et a la fin qui leur conviennent, sans qu'elles en sçachent la cause, tout de mesme que la fleche qui ne cognoist pas le blanc y est dirigée par celuy qui la tire, car on ne dira pas que la fleche vise ny qu'elle ait aucune notion du blanc ou volonté d'y arriver, ainsi les animaux agissent par raison mais ne sçavent pas la raison de ce qu'ils font, et le bransle leur est donné par celuy qui sçay tout. Une bonne marque de cela c'est qu'ils ne tendent qu'a leurs necessitez et ne se présentent a quelqu'autre chose que ce soit. Si quelque raison ou quelque volonté qui fust dans eux guidoient leurs actions, ils porteroient leurs pensées au dela de leurs necessitez, puisque ces facultés s'estendent a tout et mesme cognoissent et font les choses contraires. Il ne fault donc pas s'imaginer qu'aucun autre animal que l'homme soit doüe d'une ame raisonnable, au contraire il fault tenir pour certain que la raison nous est propre et particuliere.

XIV. Ainsi l'homme n'est pas assujetty aux sens, mais en a l'usage; de la suit qu'il a beaucoup de choses communes avec les animaux et que ce qui le fait homme et le distingue d'eux, c'est la raison et l'intelligence, qui comme un prince tenant le hault bout, dispose de toute chose a l'avantage de soy mesme et de ce qui le regarde; tout suit ses ordres et se regle a ses mouvemens, comme dans la maison tout ce qui regarde les enfans et les esclaves se rapporte au pere de famille. Il fault donc conclure que l'ame de l'homme, qui a receu de Dieu la lumière de la raison et l'intelligence, n'est pas un corps, car autrement elle ne donneroit pas premierement et de soy le mouvement au corps, ny ne le penetreroit de toutes parts, mais elle y seroit comme un autre corps dans un vaisseau et laisseroit inanimées les parties extérieures faute de s'y pouvoir insinuer. Joint que sa grandeur et celle du corps seroient la mesme, et on pourroit dire que des deux *Heax* (1) le fils de Telamon

(1) = Ajax.

aurait eu la plus grande et le Locrien la plus petite : de même le corps estant mis en procès l'ame se trouveroit aussi divisée et les espèces qu'elle forme seroient toutes singulières, comme celles qui se voyent dans la matière et dans le corps, elle n'auroit point de notions universelles et au lieu de la science qu'elle a elle n'auroit qu'un simple sentiment. Vous voyez les difficultez ou s'envelopent ceux qui tiennent l'ame corporelle. Que si elle est incorporelle et gouverne le corps comme il lui plaist, il ne faut pas grand artifice pour persüader qu'elle est au dessus de la corruption et de la mort : son empire sur le corps, n'estre point noyée dans la matière quand elle y est envoyée, mais trouver tousjour le dessus, l'impuissance du corps quand elle ne l'assiste point, les grandes et les belles actions qu'elle produit suivant sa nature quand elle n'est point empeschée, ces choses, dis je, sont des marques très evidentes qu'elle est une substance, qu'elle n'a point le soin du corps, et qu'elle peut estre et subsister par elle mesme, et en outtre faire ses propres actions d'autant plus parfaitement, qu'elle fuit de plus loin la matière et tasche a n'estre qu'avec soy. Car si tost qu'estant dégagée du corps et des soins qu'elle est obligée d'en avoir, et qu'ayant passé par dessus les tromperies du monde visible, elle considere l'estre invisible, et cognoist la verité dans elle mesme, c'est pour lors qu'elle est a soy, n'estant attachée qu'a des objets incorporels, comme elle, comme si entrant dans un temple elle avoit laissé son corps a la porte, parce qu'il ne luy est pas permis de voir la verité en sa compagnie et environnée de sa faiblesse et de ses nuages, ou comme si estant deschargée d'un pesant fardeau elle se portoit d'un vol plus leger vers l'essence et vers la verité. Quand l'homme est arrivé a ce point il est très parfait, très sage et très bon et nous luy pouvons donner tous les glorieux noms que la vertu merite. Mais s'il s'attache à la matiere, et ne voit les choses que par les sens et par imagination, nous pouvons le comparer a un Roy qui s'est de soy mesme defait de sa pourpre et de son diademe, pour se faire esclave. Que si outtre cela il s'abandonne aux plaisirs et se plonge dans les saletez du corps, nous dirons qu'il se jette luy mesme dans un cloaque et qu'il efface son aimable figure pour en prendre une horrible et abominable.

XV. Que si la perfection de l'ame vient de l'abandonnement de son corps, qui pourra dire qu'elle est mortelle et qu'elle perit avec luy, elle qui avant mesme que de s'en separer par la mort, se retire et se recueille en soy mesme et fait effort de sortir pour se posseder toute seule? Si sa substance est corps, et si estant separée elle tombe dans le neant, comment s'eleve-t-elle au dessus de tout ce qu'il y a de corporel pour atteindre aux choses incorporelles? comment se resjoüist elle de la contemplation de ces objets et comment s'afflige-t-elle quand elle est empeschée de jouir de ce bien qui luy est naturel? La joye qu'elle reçoit

de sa jonction avec les choses incorruptibles, et sa tristesse quand elle en est séparée, sont la preuve de son affinité avec elles. D'ailleurs, si elle est au dessus de tout changement, si elle est incorporelle et par conséquent immuable, car le mouvement ne regarde que les corps, comment peut elle estre sujette a corruption, puisque la corruption est un effect du mouvement? Elle ne perira pas aussy par la violence d'une chose qui luy soit contraire, puisqu'il n'y en a point. Quelqu'un alleguera que la vie la corrompt, comme la rouille le fer; mais la vie des meschans pareille a celle des bons destruit ce raisonnement et fait voir que l'ame ne peut perir, non pas mesme par sa propre meschanceté, a qui seule on pouvoit attribuer la cause de sa corruption. Outre que la fin doit correspondre au commencement, d'ou suit que la chose produite sans matiere par la seule volonté de Dieu, ne peut perir que par la volonté de Dieu : un sage a dit parlant du monde, que la souveraine bonté ne defera pas une chose bien faite. Enfin le desir imprimé aux estres par la nature n'est jamais vain, aussi ne desirent ils point des choses impossibles, car qui est l'homme bien sensé qui souhaiteroit d'avoir des aisles ou a'estre eleve sur les nûes, ou de marcher sur les eaux comme sur la terre, choses qui nous font rire quand quelqu'un nous dit qu'il les a songées? Ils ne desirent donc naturellement que ce qui leur est possible; or il est contre nature et impossible que les desirs des hommes soient vains, en ce qu'ils sont naturels; or tous concourent a souhaiter d'estre eternellement; donc il faut de necessité que cela soit, et que l'ame possedée de ce desir n'en soit point frustrée.

XVI. Ainsi la crainte que l'ame ne périsse avec le corps ne peut tomber dans un esprit bien fait, puisque non seulement elle reste après le corps, mais que mesme elle ne peut bien faire ses fonctions propres, si elle n'en est séparée. L'intelligence, la sagesse et l'union avec les choses divines et incorporelles, but naturel des ames et ou tend tout ce que nous disons ou pensons, comme a ce qui peut nous arriver de plus divin et de meilleur, tout cela, dis je, fuit le commerce de la matiere, et est la propre fonction de l'ame, qui se recueille en elle mesme et se détourne du corps vers les estres intelligibles: il est vray que quelquefois elle se sert des sens qui lui fournissent l'occasion de penser, mais ce n'est que d'abord, et a l'entrée de sa cognoissance, lorsqu'elle est encore ignorante, et pour ainsi dire au poil follet, comme ceux a qui la veüe manque tastonnent pour prendre ce qu'il leur fault, de mesme l'ame venant du neant a la vie, a l'œil couvert de nuages et est pour ainsi dire assoupie d'un profond sommeil, c'est pourquoy elle a besoin des sens qui la resveillent; mais estant une fois ebranslée, elle se pousse d'elle mesme et sans leur ayde vers la verité, et mesme souvent elle se fasche de leur ignorance, lorsqu'ils la veulent contraindre a recevoir ce qu'ils luy presentent : comme ceux qui aprennent ont

d'abord besoin de modèle et n'en veulent plus quand ils sont avancez; de mesme tant que l'ame est dans le corps, rien n'empesche qu'elle n'ait recours aux sens, mais quand elle est separée, leur secours devient inutile par la presence des choses intelligibles de soy mesme tres claires, qui la remplissent de lumiere et de la nourriture qui luy est propre, maniere de cognoistre qui luy donne un tel plaisir que de luy vouloir comparer les plaisirs du corps, c'est balancer des imaginations contre des choses; car les plaisirs corporels ne subsistent point et sont dans un continuel mouvement, ce qui les reçoit est un tonneau percé qui coule incessamment et ne peut rien retenir.

XVII. Que serviroit il d'adjouster le neant au neant et comment une chose fugitive seroit elle stable dans une autre qui n'est jamais en mesme estat? Il n'en va pas de mesme de l'ame, les causes de ses plaisirs sont les vrais estres, et oultre qu'elle est saine, et les peut contenir, elle est encore de mesme nature qu'eux, et immortelle. Ceux qui recherchent les plaisirs de ce monde se trouvent tousjours trompez, et n'y arrivent non plus que s'ils couroient après leur ombre, parce que le corps qu'ils prétendent satisfaire, n'est pas de bonne garde et ne retient rien; au contraire ceux qui preferent les plaisirs de l'ame sont tousjours rassasiez et remplis de ce qui est par soy mesme et tousjours en mesme estat, et vivent ainsi tres agreablement. Concluons de la que l'ame après qu'elle a quitté son corps est dans un estat beaucoup plus avantageux et plus divin. Ainsi dans l'opinion des premiers qui considerent les plaisirs du corps et dans celle des seconds qui croient que rien ne reste apres cette vie, non seulement nous ne devons pas aprehender la mort quand elle vient naturellement, mais il faudroit plustost se plaindre de ce qu'elle ne vient pas asses tost, et l'apeller, puisque nous ne pouvons jouir des vrais plaisirs ny estre et vivre en seureté, si nous ne sommes hors de ce que nous avons de mortel, d'irraisonnable et du neant. Que ces gens là cessent donc de se plaindre, puisqu'une meilleure fortune les attend, ils auront tout dans celuy par qui seul, s'ils sont sages, ils doivent croire qu'ils sont. C'est la que l'ame possedera le tresor de la beauté immortelle et impassible et qu'elle sera capable de la vraye vertu et de la vraye sagesse; son plus grand malheur est d'estre asservie a la chair et d'en estre envelopée, sa separation est son retour vers la vie, est le vray estre, et l'entrée a la cognoissance de la sacrée verité. Comment ne croirons nous pas estre mieux de l'abandonnement du corps, qui aggrave l'ame et ne souffre pas qu'elle s'eleve et prenne possession du ciel?

XVIII. Quand l'or est confus avec d'autres matieres, que pourroit il luy arriver de meilleur ou de plus agreable s'il avoit quelque cognoissance, que d'estre separé de choses viles, qui par leur meslange tiennent sa beauté naturelle captive et luy derobent son lustre, ce seroit tres mal a propos qu'il se plaindroit de cet epurement qui le perfectionne en luy

rendant sa première nature : ainsi nous ne devons pas nous plaindre, si nous perdons quelque chose du nostre, puisqu'on ne nous oste rien dont la privation nous fasse tort, mais seulement ce qui nous empesche de jouir des vrais biens. Rien ne nous doit sembler trouble que ce qui fait premièrement tort à l'ame, dont le bon estat fait nostre bonheur ; nous ne sommes autre chose qu'elle et ce qui la regarde, et si elle n'est point mortelle rien n'empesche que nous ne nous disions et que nous ne soyons immortels, car ce qu'il y a dans nous de mortel est peu de chose, nostre corps est à nous et n'est pas nous, et s'il est condamné à mort la sentence que la nature a rendue contre luy ne nous regarde point : comme le deschirement ou la saleté des habits ne blesse ny ne gaste celuy qui les porte. Que si quelqu'un appelle l'homme mortel à cause que sa moindre partie est mortelle, à combien plus juste titre le nommerons nous incorruptible et impassible eu esgard à son autre partie qui est avec tant d'avantage sa principale, et au dessus de toute corruption, qui seule fait le vray homme et qui seule est capable de la sagesse et du raisonnement qui nous distingue des animaux. Donc que ceux qui tiennent que la mort emporte tout, et que l'ame et le corps tombent également dans le neant, s'ils peuvent prouver la mortalité de l'ame, craignent la mort et croient avec raison de la craindre ; ou qu'ils reprennent leurs esprits et se laissent persuader ce que Dieu, la droite raison, la philosophie et ce qui arrive de jour en jour en nous demonstrent clairement de son incorruptibilité, et qu'ils ne se jettent pas à l'abandon dans l'opinion du destin comme dans un precipice, d'où ils ne se retireroient jamais.

XIX. Quand mesme la mort aneantiroit entierement l'homme, il ne faudroit pas pour cela s'espouvanter si fort de sa veüe, mais plustost se représenter la quantité d'accidents fascheux qui traversent la vie, et qu'il est bien plus supportable de perdre le sentiment de toute chose que d'estre continuellement sujet aux orages que le corps eleve de moment en moment et que l'ame ne peut ny calmer ny souffrir, parce que au moyen de l'union qui est entre eux le mal de l'un passe dans l'autre. L'ame ne peut éviter cet inconvenient tant qu'elle est esclave du corps ; et c'est ce qui nous oblige à des travaux infinis parce que l'ennemy nous fait de toutes parts la guerre au dehors : tantost il fault appaiser notre taim et esteindre notre soif, tantost il faut penser à nous garentir du froid ou du chaud, je ne parle point des voyages qui se font par mer et par terre pour chercher nos necessitez, ny des flateries et bassesses serviles qu'il fault employer vers des gens souvent abominables pour quelque chetif proffit ; peut il arriver un plus grand malheur à un homme qui s'estend le moins du monde et qui considere l'excellence de la vertu et de la verité qu'il perd et l'aneantissement ou il est contraint de tomber ? que serviroit il de parler des douleurs et des

maladies qui souvent devorent tellement l'homme qu'à peine reste-t-il quelque petite partie de ce qu'il estoit auparavant? Le miserable qu'il est, il ne peut se servir de ce que la maladie luy a laissé, ny n'a de quoy supleer ce qu'elle lui oste, personne mesme ne le console parce que la corruption et la puanteur rebutte tout le monde : abandonnement qui l'afflige encore plus que le mal; l'exces de la douleur en porte quelques uns a se pendre, d'autres se precipitent, d'autres se percent de leurs espées. Quand nous accorderons que ces afflictions du corps ne porteroient pas jusques a l'ame, ce qui seroit un estrange paradoxe, qui pouroit suffisamment représenter le trouble et l'agitation ou le corps met l'ame pendant la jeunesse et en pleine santé? En verité, a peine les hommes peuvent ils pour lors estre hommes : tant ils sont molement poussez par les flots, pour ainsi dire, de leur esprit aux inclinations des animaux. La partie de l'ame qui dort a la raison, prenant occasion de ce qu'il ne luy manque rien pour la satisfaction de ses desirs, devient insolente, se rebelle contre l'esprit et ne sçait plus ce que c'est qu'obeissance; apres elle rend sa maistresse captive, elle bannit les bonnes et les sages pensées et les traite de folie, et usurpant le gouvernement, elle se porte çà et là ou elle peut, enfin elle mesprise la vertu comme une marque de faiblesse et d'impuissance, elle ne donne le titre de force et de vigueur qu'à l'exces et a la violence, et livre si bien l'homme a l'yvrogerie, a l'intemperance et a toute sorte d'injustice qu'il ne luy reste rien de luy mesme que le nom. Ainsi le corps fait peine a l'esprit et par les plaisirs et par le contraire, mais son plus grand mal luy vient du relaschement; tout de mesme que le cocher est plus empressé quand ses chevaux s'emportent hors de tems et sautent de trop d'aise, que quand le peu de nourriture et la faiblesse les contraint d'aller pas à pas.

XX. Voilà ce que nous aurons a dire contre ceux qui croyent qu'il ne reste rien de l'homme apres sa mort, et que le corps et l'ame ont une mesme fortune, d'ou ils tirent qu'il ne nous peut rien arriver de pire que la separation de ces deux parties. Je crois mesme que cela suffit pour persuader a ceux qui ne sont pas tout à fait si bestes que nous pouvons vivre ailleurs qu'icy par la partie qui tient en nous le premier rang, nous sauver de la mort et estre par nous mesme, bien que nous ayons obmis les plus fortes preuves des sacres oracles qui promettent aux gens de bien des plaisirs infiniment plus grands que ceux de cette vie, et qui ne peuvent pas trouver icy leur place a moins que de remplir mon discours de raisonnemens qui frappent les sens.

Il me reste a parler aux troisiemes, et de leur faire voir que leurs raisonnemens viennent d'une folle crainte. Il y a dans l'enfer des peines pour les crimes que nous commettons en cette vie, et l'exces des plaisirs y est puny d'une infinité de tourmens, non seulement du consentement universel des sages, mais l'egalité de la justice divine, dont les moins

retenus demeurent d'accord, doit rendre ce sentiment inébranlable dans nos âmes. Il y aurait de l'impieeté à croire que quelque bien manque à Dieu, et la justice est un bien, non seulement à l'égard de tous les hommes mais particulièrement à l'égard de ceux à qui la fortune a mis en main le commandement sur les autres, puisque sans elle tout leur gouvernement ne seroit que crime. Dieu possède le plus grand et le plus absolu de tous les empires, tant parce qu'il n'y a rien au dessus de luy que parce que, rien ne luy manquant, aucun besoin ne le réduit à quelque servitude que ce soit; ainsi tenant le timon de l'univers et surveillant aux actions des hommes, il tient nécessairement à son costé la justice, pour régler suivant la fonction de cette action les récompenses des bonnes actions et le chastiment des mauvaises : si Dieu est bon il fault nécessairement pour les gens de bien des couronnes, et pour les meschans des suplices soit en cette vie soit après la mort, puisque la justice ne manque pas de donner à chacun ce qu'il merite.

XXI. Cela estant vray, quelle raison de mettre la mort entre les plus grands maux? Si elle estoit la cause des peines qui la suivent, on auroit quelque raison de se plaindre, puisque ce seroit par elle que l'on deviendroit malheureux; pourquoy imputer à la mort que par son moyen les uns vont aux couronnes, les autres aux suplices? Il s'en faudroit plustost prendre à la vie passée, puisque l'enfer n'est pas pour ceux qui meurent, mais pour ceux qui ont mal vescu. Il vaudroit mieux avoir contre la vie l'aversion que nous avons contre la mort, puisque c'est elle qui commet les crimes dont nous apprehendons la peine. Il n'y a rien à dire contre la mort, puisqu'elle n'est point cause des maux qui la suivent: et si nous les luy attribuons, pourquoy ne luy pas attribuer la gloire et la récompense des justes qui ne jouissent de ces biens que par elle? Il n'y a pas plus de raison de l'appeller mauvaise que bonne par la consideration de ce qui la suit; nous trouverons mesme qu'il y en a plus de l'appeller bonne, si nous voulons advouer la verité, car mettant les gens vertueux en possession des récompenses qu'ils meritent, elle arreste la meschanceté des autres; meschanceté, dis je, qui est plus fascheuse aux gens de bien que quelque suplice que ce soit.

XXII. N'accusons donc pas la mort des maux qui nous menacent; c'est nous et nostre attache aux plaisirs qu'il faut accuser, puisque gastant et pervertissant par là notre âme, nous nous rendons à nous mesme cette justice formidable, que si nous evitions cet escueil, rien n'empescheroit que nous ne traitassions la mort de bienfaitrice parce qu'elle nous envoyeroit plustost à la jouissance des biens éternels. La crainte de la peine ne vient point de la mort, mais de la conscience, et elle est pareille à celle des gens convaincus de grands crimes: ces malheureux sont hors d'eux mesme dans l'attente de leur suplice et sentant que le jour approche, ils perdent tout sentiment, au lieu qu'aupa-

ravant ils devroient avoir radouci leur fureur, dans cinq jours, disent ils, dans quatre, dans trois, enfin le voicy ce jour, le plus horrible et le plus abominable de tous. Miserable que tu es, que t'a fait ce jour pour le maudire ainsi? D'autres chantent ailleurs des *epinices* et d'autres reçoivent des couronnes et la recompense deue a leur vertu, et toy dont toute la vie n'est que crime, tu trembles a l'attente de ce que les loix te promettoient. Il est vray qu'il n'y a plus de ressource pour ceux qui sont une fois condamnés, mais les autres ont le tems de se repentir. Corriger sa vie passée et se remettre dans le bon train, c'est rendre nulle la vigueur des loix, et on peut avec cela concevoir l'esperance d'une meilleure fortune. Concluons de la que si les suites de la mort sont une cause raisonnable de la craindre, le retour a une meilleure vie nous doit oster cette peine; ce retour est en nostre puissance, nous n'avons qu'a vouloir, et incontinent nostre apprehension s'évanouira, et une merveilleuse tranquillité succedera aux agitations de nostre ame. Pourquoi donc exhorter ceux qui ont presque en leur main le moyen de se tirer d'affaire? Que si quelqu'un s'imagine qu'il est difficile de mener une bonne vie et que tout homme ne peut pas avec facilité quitter le party des plaisirs pour prendre celui de la vertu, on voit clairement que sa crainte n'a point d'autre fondement que sa lascheté, puisqu'il ne desavouera pas luy mesme que quiconque veult travailler n'a rien a craindre, ce n'est donc pas la chose qui fait peur, mais la sottise de ceux qui ne peuvent souffrir qu'on leur parle d'amendement: comme un voleur qui estant traîné au tribunal, au lieu de restituer ou de tascher a fleschir le juge, se plaindroit de la longueur du chemin, pretendant jouir en paix de son vol, et mesme accuseroit ceux qui l'auroient arresté ou d'autres aussy mal a propos; perdu que tu es, rends ce que tu retiens contre les loix, et les juges, au lieu de te punir, t'aimeront; mais si tu te défens, ne cherche point d'autre cause de ton malheur que toy mesme.

XXIII. Ce discours nous oblige a laisser nos derniers adversaires pour reprendre les premiers, c'est a dire ceux qui craignent la mort parce qu'elle retransche la jouissance des plaisirs; car nous voyons qu'ils rapportent là toute chose, et qu'ils y sont tellement nez qu'ils n'ont point de plus grand ennemy que ce qui leur nuit en cela. Ils ont, ce semble, quelque advantage en ce qu'ils couvrent leur mauvaise vie de l'apparence de quelques respects; mais il n'est pas difficile de les confondre par leurs propres discours. Car si la crainte des suplices te rend la mort terrible, pourquoi ne descharges tu pas ton ame d'un si pesant fardeau, laissant pour un peu de tems tes desbauches? et que ne changes tu plaisir pour plaisir, c'est a dire les plaisirs pleins de danger pour les vrayes et asseurez, les petits pour les grands et les temporels pour les eternels? tant que tu seras sujet a ceux que tu suis maintenant, ta vie ne sera (que) tristesse et affliction, puisque la peur que la justice te

fera tousjours, t'empeschera de les gouster : et apres tu souffriras en effect les tourmens dont tu es menacé. Que si tu reviens un peu a toy et fais l'essay de la vie des gens de bien, les bonnes esperances te soustiendront pour le present, et pour l'avenir tu passeras l'eternité en joy par l'eloignement des choses fascheuses et par l'affluence de toute sorte de biens. Mais d'une part je vois que tu pers le souvenir de ta liberté, prenant plaisir a ton esclavage et voulant bien tousjours vivre en crainte : de l'autre, pretendant te descharger d'un reproche, tu accuses la mort de te faire peur, bien que ce fust a toy a te precipiter toy mesme, te voyant vaincu par des ennemis si faibles et si honteux. Pour finir, je trouve que deux erreurs font craindre la mort. L'une de ceux qui ne croyent estre autre chose que corps, l'autre de ceux qui croyent qu'il y a quelque autre chose en nous, mais que cette chose est et meurt avec le corps : les uns et les autres tremblent quand leur fin aproche, parce qu'ils ne croyent pas qu'il reste rien d'eux apres leur mort, et s'estant adonnez aux plaisirs, ils se faschent de ce qu'ils vont en estre privez, parce qu'ils n'esperent pas trouver ailleurs rien de plus doux ny de plus certain. Ils meurent ainsi en pleurant, parce qu'ils n'ont devant eux ny but ou ils tendent ny bien qu'ils esperent.

XXIV. Ces deux erreurs viennent l'une de l'autre. L'ame asservie aux plaisirs se prostre avec le corps, ne se cognoist pas elle mesme; l'esprit ne se rencontrant qu'avec cette confusion et accoustumé a ne sentir qu'une ame penetrée de matiere, comme un peu d'or meslé avec quantité d'autres moindres metaux, ne peut non plus qu'un orfevre ignorant, separer ce chaos, s'arreste a ce qui paroist le plus, prend pour l'honneur ce qui est susceptible de plaisir et ne met en ligne de compte que la table et le lit, gravant ineffaçablement en soy mesme ce que Sardanapale, a ce qu'on dit, fit graver sur son tombeau. Cela n'arriveroit pas a l'homme, s'il regloit ses appetits par la temperance et s'il faisoit le retranchement de ses plaisirs plustost pour un gain que pour une perte, se dégageant peu a peu du corps et s'accoustumant a se considerer soy mesme; il ne se mecognoistroit pas; s'attachant a la contemplation des choses incorporelles, et voyant que le corps ne luy sert de rien pour les cognoistre, il trouveroit enfin que son ame est autre chose que matiere, et peut mesme avant la mort agir par elle mesme, estant d'autant plus belle et plus vigoureuse qu'elle est plus nettement degagée.

XXV. S'il s'estoit rendu ces pensées familiares, il ne s'affligeroit pas quand une partie se separeroit de l'autre, ni n'auroit peur pour soy. sçachant par sa propre cognoissance que son ame doit rester apres le corps. Ce sont les voluptez qui noyent l'ame dans la matiere, luy ostent le sentiment d'elle mesme et la remplissent de crainte et d'ignorance, et cette ignorance la replonge de plus belle dans l'ordure des plaisirs. Ainsi point de fin a son malheur, puisqu'elle est successivement precipitée

par la debauche dans l'ignorance et par l'ignorance dans la desbauche. Il ne peut arriver autrement, car l'homme tend au bien et y dirige ses paroles, ses actions et ses pensées, et qui seroit asses malheureux pour tendre au mal? Donc si par estude et par science il conçoit ce que c'est que le bien, prenant pour guide la lumiere qui vient de cette cognoissance, il voit ou il doit dresser ses pas, il y va, et sans s'esgarer il arrive a ce qu'il desire, il n'est plus en peine, assure qu'il est de soy mesme que jamais il ne sera condamné a mort ny reduit au neant, puisqu'il est de mesme nature que la cause de la vie et de l'estre. Mais si par quelque erreur il ne cognoist pas sa propre fin, comme ceux qui apres un long esclavage mecognoissent leur pere, il ne perd pas pour cela ce desir naturel, il cherche ou il s'arrestera et l'ignorance luy fait embrasser les apparences du bien pour le bien mesme, comme il n'a ny science ny cognoissance de la verité, ses pensées ne sont qu'opinion et que mensonge, et prenant l'ombre pour la chose il court a bride abbatüe aux actions du corps, au lieu du bien il cherit et embrasse le plaisir, et au lieu de la verité que produit la cognoissance du bien, il suit le mensonge. L'ignorance l'attache aux sales voluptez et l'oblige a elles pour toute sa vie, par ce qu'il croit que c'est le vray bien. Voilà le malheur extrême, l'ordure et les tenebres ou tombent ceux qui ne sont pas initiez, suivant un ancien mot qui est très admirable: tout homme qui voudra vivre autant heureusement qu'il se peut, doit aymer la science et la verité de toute son ame, et haïr les plaisirs du corps, de peur que par ignorance il ne cherche le bien ailleurs que là ou il est et que croyant l'avoir trouvé dans les faux appas de la vie presente, il ne s'en rende esclave. Il ne faut pas qu'il esteigne le beau feu de son ame dans l'ordure de la volupté, ny que par imprudence il s'aveugle et passe sa vie dans l'ignorance des vrais plaisirs. S'il arrive a cette heureuse disposition d'esprit, et s'il prend cette regle pour modele de sa conduite, il verra clairement l'immortalité de son ame et en sera convaincu, il ne craindra point la mort, et au lieu de la fuir il se plaindra de son retardement et la demandera par grace comme l'entrée a une plus douce vie.

FIN
